

SECRETS DE BOTTIER

RAYMOND MASSARO

— MAÎTRE D'ART —

*“Aux pieds des femmes,
j’ai appris mon métier !”*



PRÉFACE
INÈS DE LA FRESSANGE

ML
MASSARO
Editions

*J'ai chaussé les cinq continents.
J'ai chaussé la femme, j'ai chaussé
l'homme, j'ai chaussé l'enfant
même Royal.. J'ai chaussé...
Bottier, bien sûr, et si c'était à refaire,
je le serais aussi spontanément
que je l'ai été, en traînant des pieds,
le comble pour un bottier !*



© Photo Musée international de la chaussure de Romans - France.

Secrets de bottier, c'est une affaire de famille à l'italienne !

Raymond Massaro, fils et petit-fils de bottiers devient bien malgré lui, avec passion et à force de travail, le bottier du Tout-Paris. Le 2, rue de la Paix a vu défiler le monde politique, des têtes couronnées, des baronnes, duchesses et comtesses, Sa Sainteté le pape Jean-Paul II, des artistes...

Raymond Massaro, c'est aussi le bottier des maisons de haute couture comme celles de Madeleine Vionnet, Madame Grès, Mademoiselle Chanel puis Karl Lagerfeld - avec lequel il a travaillé un quart de siècle, époustoufflé chaque jour par son génie -, et tant d'autres créateurs.

Raymond Massaro se dévoile avec pudeur et humour, et nous convie dans l'intimité de personnages illustres. Quand on est aux pieds des plus grands, ceux-ci se laissent aller ! S'installent alors la confiance et une occasion unique de converser en confiance et en toute simplicité.

Nous voici plongés au fil des pages au sein même du destin exceptionnel d'un artisan - comme il lui plaît de nous le rappeler - qui savait que pour durer, il faut maintenir les plus hauts standards du luxe et du savoir-faire français. Reconnu par ses pairs comme par une clientèle internationale aussi illustre qu'exigeante, Massaro est devenu plus qu'un nom, un renom... une marque qui demeure encore.

L'histoire retiendra sans doute cette phrase fantastique de Coco Chanel :

« *Ce n'est pas un homme, c'est Massaro !* »

ML
MASSARO
Editions



ISBN : 978-2-9547509-8-9 // PRIX : 25 €

Photo couverture : collection Sorbier, libre de droits.

ON DEVIENT L'HOMME DE SON UNIFORME³⁹

Quand vint l'heure du service militaire, celui-ci ne m'est pas apparu, contrairement à une bonne majorité de jeunes Français de ma génération, comme une corvée. Bien au contraire ! J'aspirais à faire l'école des officiers de réserve. C'était oublier que le monde militaire est un monde hiérarchisé où le statut consenti répond à des normes minutieusement définies, qu'aucune dérogation n'est susceptible de gommer. N'ayant pas le bac, rien à faire, impossible d'intégrer cette école ! Que j'aurais aimé être officier de l'armée française ! Qui n'a pas vu son père souffrir d'un sentiment d'infériorité du simple fait d'être étranger, qui n'a pas subi à son tour la morgue de l'imbécile, bêtement fier de ce dont il est incapable de parler et encore moins de comprendre, et en aucun cas de vivre, ne peut s'imaginer ce que cela aurait signifié pour moi, en termes d'intégration et de reconnaissance !

Je savais dessiner, je fus donc affecté à l'intendance... d'importance, s'il en est ; payer, nourrir, habiller, tout commence là. Et tout se termine là. Me voilà donc parti à Brétigny-sur-Orge pour six mois, pour y faire mes classes. J'apprends à marcher au pas, je parcours la campagne avec fusil et barda, le classique de l'appelé.

Et quand un bottier arrive sous les drapeaux, il est tout naturellement orienté... vers la section boulangerie !

Je garde peu de souvenirs de cette période, si ce n'est que j'y rencontre des Français – des vrais ! – qui ne parlent pas la langue mais un patois aussi hermétique pour moi que le seront certains exercices... Je découvre les Alsaciens, je redécouvre les Bretons et, à travers ce brassage, je vois la singularité d'un pays dont l'unification est ancienne, la centralisation forte et dont, pourtant, la diversité est foisonnante...

L'époque n'est ni aux vacances ni aux voyages. Pour cela, il faudra attendre près d'un demi-siècle. L'horizon de chacun est figé. On meurt là où on est né, et force est de reconnaître que le service militaire est, pour qui veut s'enrichir, une formidable école, un endroit de découverte de l'autre... Brétigny était une très petite unité composée d'à peine quatre-vingts « troufions ». Il n'était pas difficile d'y observer le caractère humain : le fainéant qui se promène, marteau à la main, des jours entiers, sans jamais frapper un seul coup ; le transparent qui n'est jamais là, tout en étant présent, qui n'a jamais rien vu et qui ne saurait dire...

Mes classes terminées, direction la Dordogne ; je pars pour Bergerac où se trouve le plus important entrepôt militaire de France. J'y resterai six mois et ferai partie de la dernière classe pour qui le service militaire durera une seule année. Les événements extérieurs,

³⁹ Napoléon, *Pensées choisies*.

c'est-à-dire le long processus de décolonisation que la France sera contrainte de mettre en œuvre, auront pour conséquence d'allonger à plusieurs reprises la durée de la conscription. J'en serai épargné...

L'accueil de la population est très amical et, à plus d'un demi-siècle de distance, je ressens encore la chaleur avec laquelle la population nous a adoptés. De rencontre en rencontre, je découvre le vin et l'indispensable nécessité de boire, avec modération, le fameux Monbazillac ! Mon copain Gilbert, avec sa Vespa, n'avait pas vu que la route tournait... Ce foutu vin de paysan, agréable en bouche et pernicieux ensuite...

Côté armée, j'ai la responsabilité d'un atelier de tailleur dont la fonction n'était pas de tailler mais de nettoyer tous les vêtements qui arrivaient des cinquième et sixième régions. Nous occupions les wagons que l'armée américaine n'avait pas repris et n'arrivions pas, au grand dam de notre capitaine, à utiliser notre stock d'essence... Dans le même temps, la France n'avait pas encore réglé tous ses problèmes d'approvisionnement !

BON SANG NE SAURAIT MENTIR

Bien que militaire, bien que revêtu de l'uniforme, aplanir les aspérités de mon caractère a toujours été de l'ordre de la « mission impossible ». « Ne pas dire », il n'en était pas question. L'aurais-je voulu, l'aurais-je pu ? L'armée, cette grande muette, n'allait pas réussir à me faire taire, mais elle s'y attacha pleinement... Avec ses méthodes bien à elle !

Je n'étais guère friand de défilés, exercice ostentatoire d'une supposée force que le dernier conflit mondial, encore très présent dans les esprits, n'avait guère démontrée ! Pour l'avoir dit, je fus consigné quinze jours pour garder le camp pendant la période de Noël !

Ce qui ne m'empêcha pas de récidiver quand Raymond Mias, membre de la célèbre famille Mias dont était issu le fameux Lucien, consigné ce week-end-là, se vit soudainement libéré de toute contrainte pour raisons rugbylistiques... Même comportement, même sanction ! L'imagination n'est pas militaire !

Libéré de mes obligations avec le grade de sergent, je restais sur ma faim. Je n'avais pas pu accéder au statut d'officier et, de mon passage sous les drapeaux, je ne gardais qu'un souvenir fade. Certes, j'y avais rencontré des individus intéressants, dont certains seront restés des amis jusqu'à aujourd'hui ; j'y avais découvert un visage de la France qui m'était jusque-là inconnu ; j'y avais appris la vie en collectivité, moi, le fils unique ; mais il me restait un sentiment d'inachevé, celui qu'il ne m'est pas possible d'accepter, tellement il est synonyme de gâchis.

Il me fallait conclure. C'est-à-dire continuer ! Impérativement. Alors, ni une ni deux, sans attendre, sans hésitation, je m'inscris à l'école des officiers de réserve. Je serai, deux ans plus tard, reçu au grade de sous-lieutenant, sous-lieutenant de l'armée française !

L'Algérie devenait le problème algérien et allait finir en guerre d'Algérie... À la Sorbonne, les cours théoriques sont assurés par des colonels captivants, tels les colonels Lacheroy, Godard, Argout... Mon père me donnait 20 000 francs par mois mais, comme tout jeune découvrant la vie, mes besoins étaient sensiblement supérieurs. L'armée proposait à ceux prêts à partir en Algérie une solde de 250 000 francs par mois... L'ivresse, le Pérou pour le jeune de 23 ans que j'étais alors. Rien de moins que la possibilité de m'acheter en deux mois une 4 chevaux, transcription française de la Coccinelle allemande...

Avec l'espoir d'obtenir rapidement suffisamment d'argent, et donc paradoxalement la liberté, avais-je oublié ce que signifie être un Massaro ? Immédiatement, mon père me l'a rappelé. Froidement, sèchement. Au refus du père voyant son fils partir « en opérations extérieures », c'est-à-dire se mettre délibérément en danger pour de l'argent, cette vulgarité moderne, s'ajoutait la désillusion de l'artisan soucieux de transmettre à la génération suivante la foi en son art.

C'en était fait ! Je serais bottier ! À vie !

Qu'appelle-t-on le destin ? Peu importe la définition qu'en donne *Le Petit Larousse*, compagnon fidèle des écoliers français. Ne cherchons pas de définition trop générale et trop abstraite pour satisfaire notre questionnement. Toujours est-il que professeur d'histoire, la législation ne le permettait pas ; ingénieur, c'eût été l'ennui ; l'armée reçut le veto paternel et, à cette époque, les parents avaient toujours le dernier mot... Je donnais raison à Pascal par une version moderne de ses *Pensées*⁴⁰ : « La chose la plus importante à toute la vie est le choix du métier : le hasard en dispose. »

À nous deux la botterie !

⁴⁰ Blaise Pascal.